MICHEL
AGIER

CNRS EDITIONS

Les migrants et nous

Comprendre Babel

Les migrants et nous
Comprendre Babel

Michel Agier

Les migrants et nous
Comprendre Babel

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

Deux conférences sont à l'origine de cet ouvrage. « La cause des migrants existe-t-elle ? » a été présentée et discutée à l'Université populaire d'Arcueil/Anis Gras, le 1er février 2016. La conférence "Nova *cosmopolis*. As fronteiras como objetos de conflito no mundo contemporâneo" a été présentée à la 39e Rencontre annuelle de l'Association Brésilienne des Sciences sociales (ANPOCS), le 27 octobre 2015 à Caxambu (Minas Gerais). Toutes deux ont été revues et développées pour la présente publication. Celle-ci a été écrite lors de l'élaboration puis du démarrage en avril 2016 du projet de recherches « Babels, la ville comme frontière. Ce que les villes font aux migrants, ce que les migrants font à la ville », sélectionné et soutenu par l'Agence nationale de la recherche (ANR). Ce livre lui fait donc écho autant qu'il en est une brève et personnelle contribution.

© CNRS Éditions, Paris, 2016
ISBN : 978-2-271-09412-4

Introduction

Un moment politique européen

Les événements dramatiques dont la mer Méditerranée a été le théâtre au cours de l'année 2015 ont fait franchir un seuil à la conscience européenne de la question des frontières et des migrations. En fait, les morts aux frontières de l'Europe sont des milliers depuis la fin des années 1990 – plus de 25 000 selon les estimations officielles –, et d'année en année, la Méditerranée est devenue un mur non pas infranchissable mais de plus en plus dangereux, comme le sont devenus aussi les Balkans. Il reste que les naufrages et les morts de cette année 2015 ont fait penser, peut-être par effet de saturation, à une « catastrophe » humaine plus que les années précédentes.

Octobre 2013, 366 naufragés près de l'île de Lampedusa ; septembre 2014, plus de 500 morts au large de Malte, et 3 500 pour l'année 2014 ; entre le 12 et le 19 avril 2015, au moins un millier de morts en trois naufrages, et près de 4 000 morts sur toute l'année. Pour les six premiers mois de 2016, selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR), 2 814 personnes auraient péri en Méditerranée.

Ces événements ont rappelé que l'Europe n'est pas hors du monde mais bien, à l'échelle de la planète, plutôt proche des lieux les plus engagés dans des guerres ou des crises durables : Syrie,

Irak, Afghanistan, Érythrée, Soudan du Sud, Libye. C'est de ces régions-là qu'est parti le plus grand nombre de migrants et demandeurs d'asile vers l'Europe ces dernières années, même si d'autres personnes ont continué d'arriver d'autres régions en crise – politique, sociale, écologique ou économique – comme l'Afrique de l'Ouest, du Centre ou du Nord. Sur toute l'année 2015, on compterait, selon la commission européenne, 1 million de personnes arrivées aux frontières grecques et italiennes, et 1,2 million de demandes d'asile déposées dans l'ensemble des pays de l'Union européenne. Alors que les gouvernements, notamment en France, sont d'abord restés prisonniers d'un langage et d'une politique sécuritaires, entretenant l'illusion d'un possible enfermement sur soi des Européens, et donc suscitant une espèce de politique de l'indifférence à l'égard du monde, des citoyens et des associations se sont mobilisés, apportant aide et hospitalité aux migrants, sans que cet engagement ne se fasse réellement entendre dans les milieux politiques et les médias. En France, à Calais, le regroupement forcé des migrants et demandeurs d'asile en avril 2015 dans un camp à l'extérieur de la ville a rendu plus difficile le lien des associations locales avec les déplacés.

C'est dans ce climat inquiétant à plus d'un titre que s'est inscrit un second pas décisif : l'Allemagne a annoncé le 25 août 2015 sa décision de traiter favorablement les demandes d'asile de 140 000 Syriens déjà présents dans le pays plutôt que de les renvoyer dans leur pays d'entrée en Europe comme l'exige le règlement de l'asile européen, ainsi que de recevoir jusqu'à 800 000 nouvelles demandes d'asile dans les deux années à venir. La chancelière allemande Angela Merkel a ainsi modifié d'un coup l'agenda et surtout les discours des pays européens – au moins pendant quelques jours. Donnant l'exemple sans attendre une décision européenne, appelant à respecter la « dignité de chaque être humain » en plaidant

pour une politique des quotas de réfugiés et finissant par imposer aux autres pays l'accord sur le principe de cette répartition dans les différents pays membres de l'UE, l'Allemagne a ce jour-là envoyé un signal fort aux autres États européens : elle a montré qu'on peut être tout à la fois humaniste et réaliste en légalisant des passages de frontière que l'Europe juge généralement indésirables ; elle a aussi montré que c'est un faux-semblant pour les gouvernements de brandir la menace des extrêmes-droites xénophobes et qu'il est, bien au contraire, possible d'y répondre par des paroles et des actes d'hospitalité qui, seuls, permettent de ne pas faire de la mobilité des uns le problème des autres.

De manière assez étonnante, à la suite de cette prise de position allemande de la fin août 2015, les choses se sont accélérées : les solidarités citoyennes, associatives, municipales ont pu être entendues, on les a vues relayées dans la presse, et plus encore sur les réseaux sociaux ; les partis politiques autant que les gouvernements ont été sommés de dire quelque chose en faveur de l'accueil des migrants. Puis l'émotion provoquée par la photo, diffusée le 3 septembre 2015, d'un enfant mort sur une plage turque a fait tomber le voile de la figure fantasmatique de « l'étranger » indésirable et a libéré les élans de solidarité. Ces « migrants » sans nom pouvaient donc nous ressembler, tout comme le petit Aylan pouvait bien être endormi, en chien de fusil, dans la chambre de notre enfant. On attribue souvent l'élan de solidarité envers les migrants qui s'est exprimé à ce moment-là à la seule émotion suscitée par cette photo. Mais il a fallu quelque chose en plus pour qu'elle fasse s'émouvoir et agir tant de monde, alors que des dizaines et des dizaines de photos d'enfants morts ou blessés ont été diffusés dans les médias avant et après celle-là sans provoquer de réaction. Ce quelque chose en plus, c'est le contexte politique créé par les positions de l'Allemagne quelques jours plus tôt, et, dans les semaines

précédentes, un climat politique, social et médiatique demandant une réponse plus humaine face à la situation.

Tout cela a fait exister un véritable moment politique européen. Quelques jours d'un changement radical ont bien eu lieu, durant lesquels l'Europe s'est mise à exister en tant que telle. Car on n'est jamais autant soi-même que lorsqu'on s'ouvre aux autres.

Bien sûr, direz-vous, cela n'a duré que quelques jours. Dès la fin septembre 2015, sous prétexte de distinguer les vrais des faux réfugiés, de ne pas créer « d'appel d'air », de ne pas pouvoir accueillir « toute la misère du monde », selon le principe quelque peu ethnocentrique consistant à se considérer comme l'eldorado que le monde entier désirerait atteindre, mais aussi sous l'effet d'une véritable panique de certains gouvernants – et, par ricochets, de leurs gouvernés – face à des urgences humanitaires par lesquelles ils craignaient d'être dépassés, les retours en arrière ont été rapides et violents. Plus de murs et de barbelés, moins de passages, plus de camps, moins d'hospitalité, toujours plus de peurs brandies comme fondement de la « gouvernance » – cette méthode qui consiste à dire qu'« on n'a pas le choix » (aussi appelée « Tina » pour « *There Is No Alternative* ») et qui empêche ainsi la politique de s'exprimer lorsqu'une part de la société dit et veut autre chose que ceux qui gouvernent. Pourtant c'est ce moment politique que je voudrais retenir, juste avant le retour vers la routine de la gouvernance où prévalent l'inquiétude sécuritaire, la fermeture sur soi, la solution des camps. Un peu à l'image de l'histoire contrefactuelle qui permet de relativiser les évidences qui se sont imposées un jour en montrant qu'il aurait pu en être autrement, la mise en exergue de ces journées hospitalières à l'échelle de l'Europe, cette courte semaine de fin août à début septembre 2015 où les mots ont changé, peut nous aider à nous décentrer de nous-mêmes pour observer ce monde où nous vivons maintenant.

J'enquête depuis plus de quinze ans auprès des personnes en déplacement, des réfugiés et des migrants (dont certains sont considérés « clandestins ») dans différentes parties du monde, allant voir comment ils vivent dans les lieux qu'ils traversent et qu'ils finissent parfois par habiter (des camps, des campements provisoires, des bords de routes ou des squats). Ce sont les terrains d'enquête d'une anthropologie des frontières, des mobilités et de la migration, que j'associe à la mondialisation humaine et à une nouvelle condition cosmopolite. C'est cela, le « lieu d'où je parle ». Depuis ce lieu-là, les mondes de la mobilité et du déplacement, j'observe les sociétés qui regardent les migrants. La problématique de ce petit essai, c'est donc « nous », ce « nous » des gens établis, ce nous-là qui les regarde, « eux » les migrants ; et ce sont les mots et les idées avec lesquels nous établissons (ou non) une relation avec eux.

Cette relation, depuis quelques années, se transforme. Les pays du Sud et ceux du Nord sont maintenant clairement reliés, et les chassés-croisés entre touristes (du Nord vers le Sud) et migrants (du Sud vers le Nord) en sont une des évidences parmi bien d'autres. À l'échelle planétaire, ces deux parties du monde sont solidaires au sens de cette « solidarité organique » dont a parlé le sociologue Émile Durkheim au début du XX^e^ siècle pour décrire les fondements de toute société complexe (et non pour faire la promotion des sentiments ou actions « solidaires »), une complexité devenue globale.

Rien d'étonnant alors à ce que les questions qui émanent normalement des terrains de recherche plus ou moins lointains sur les mondes de la migration, aient commencé à se poser aussi pour beaucoup d'Européens, à apparaître sur les écrans et sur les ondes lorsque sont entrées dans leur vie, de manière obsédante et souvent dramatique, les images de la migration sous les formes de